

Erri De Luca

De passage

L'écrivain, qui ne croit pas à la postérité, est napolitain, alpiniste et militant écologiste. Autant de traits qui font la matière de ses livres, et particulièrement du « Tour de l'oie », récit-bilan où il se raconte au fils qu'il n'a jamais eu

FLORENCE NOIVILLE

Il est là, avec ses grosses chaussures et son pantalon de montagne, au milieu du salon lambrissé de Gallimard. Dans ses yeux, on lit encore l'éblouissement de ce qu'il a vu « là-haut ». Il y a quelques jours, Erri De Luca, 68 ans, redescendait du Chimborazo, un volcan endormi qui culmine à près de 6300 mètres en Équateur. « *La Terre étant ronde mais aplatie aux pôles, le sommet du Chimborazo est, sur notre planète, le point le plus proche du soleil, explique-t-il avec ardeur. Tout y est différent, la lumière, les couleurs du ciel, des nuages, leur intensité.* »

Erri De Luca, c'est l'anti-icare. Jamais fanfaron ni présomptueux. Capable de s'approcher du soleil sans faire fondre la cire de ses ailes. Alpiniste chevronné, il raconte, dans *Le Tour de l'oie*, comment il a découvert la liesse des hauteurs, petit garçon, en gravissant le Vésuve avec son père. Ce dernier l'avait mis en garde : la montagne n'est « *ni un jeu ni une promenade* ». C'est une « *puissance sérieuse* ». Il a grimpé sans un mot. Les dents serrées. « *C'était l'hiver, il y avait de la neige. Mes chaussures étaient mouillées.* » Et puis soudain, le golfe de Naples, « *lisse comme une page de géographie* ». Le mont Faito, Sorrente, Capri, Procida... « *Ce jour-là, j'ai su pour la première fois que les montagnes sont à la portée des pas.* »

L'écrivain est généreux. Il veut bien partager ses émerveillements. Dans ses livres, s'entend. Il suffit de s'encorder

« Je suis quelqu'un du XX^e siècle... Un siècle qui m'a formé, déterminé. Un siècle qui ne permettait pas de tourner le dos »

derrière lui, de mettre ses crampons dans ses traces, de régler son souffle, d'être attentif aux signes du corps et au langage des sens – « *C'est très important, les sens, c'est toujours à travers eux qu'on apprend. Ils sont la source de toute information* » – bref, il suffit de lâcher prise en tenant bien la corde pour, page après page, s'élever avec lui vers un air plus pur.

Dans *Le Tour de l'oie*, c'est encore de père et de fils qu'il s'agit. Un dialogue. Mais cette fois, c'est Erri le père, et il s'invente un fils. Lui qui n'a pas eu d'enfants – « *comme dit un de mes amis*

Parcours

1950 Erri De Luca naît à Naples.

1968 Il s'engage dans l'action révolutionnaire.

1978 Il est ouvrier chez Fiat.

1980-1995 Il étudie la Bible, se passionne pour l'alpinisme, conduit des convois humanitaires en Bosnie.

2002 Montedidio (Gallimard), prix Femina étranger.

2013 Prix européen de littérature.

2015 Il est relaxé par la justice italienne dans l'affaire « No Tav ».

pêcheurs, je suis un rocher qui ne fait pas de patelles » – a créé cet être de toutes pièces. Un soir, à la lueur de la bougie, il a entendu sa voix. S'est précipité sur du papier. Une page a jailli, presque un poème. La créature s'est animée tel Pinocchio sous le rabot de Geppetto. Elle s'est mise à interroger, à demander des comptes. Si l'expression « *années de plomb* » n'apparaît jamais sous sa plume, c'est qu'il préfère, comme il l'explique dans *Le Plus et le Moins* (Gallimard, 2016), parler d'« *années de cuivre* » : les fils de cuivre « *conduisent le courant électrique des luttes sociales et l'énergie de la transformation...* » De Luca évoque aussi son engagement ouvrier chez Fiat, à Turin, puis son choix de devenir maçon. Il parle de sa passion pour la Bible, lui le non-croyant qui s'est mis un jour à apprendre l'hébreu, puis le yiddish. Pourquoi? « *En 1993, j'ai vu un film sur le cinquantenaire de l'insurrection du*

ghetto de Varsovie [1943]. Quand je suis sorti, j'ai voulu apprendre cette langue assassinée, le yiddish. C'était pour moi la seule façon de donner tort à Hitler. » L'homme est un roc. Jamais résigné. S'engageant avec ses bras autant qu'avec ses mots. Lors des guerres de Yougoslavie (1991-1995), il a été chauffeur de camion au sein de convois humanitaires pour la population bosniaque. En 2014 – convaincu que « *le devoir moral de désobéissance existe* » –, il a appelé au sabotage du projet de TGV Lyon-Turin qui allait saccager le val de Susse. En 2017, il s'est embarqué sur le *Prudence*, le navire de sauvetage des migrants affrété par Médecins sans frontières, sur ce qui est devenu « *la pire des fosses communes* », la Méditerranée. La même année, il écrivait dans *Le Monde* : « *Si les dauphins venaient en aide aux disparus en mer, des écrivains les accuseraient de complicité avec les trafiquants.* »

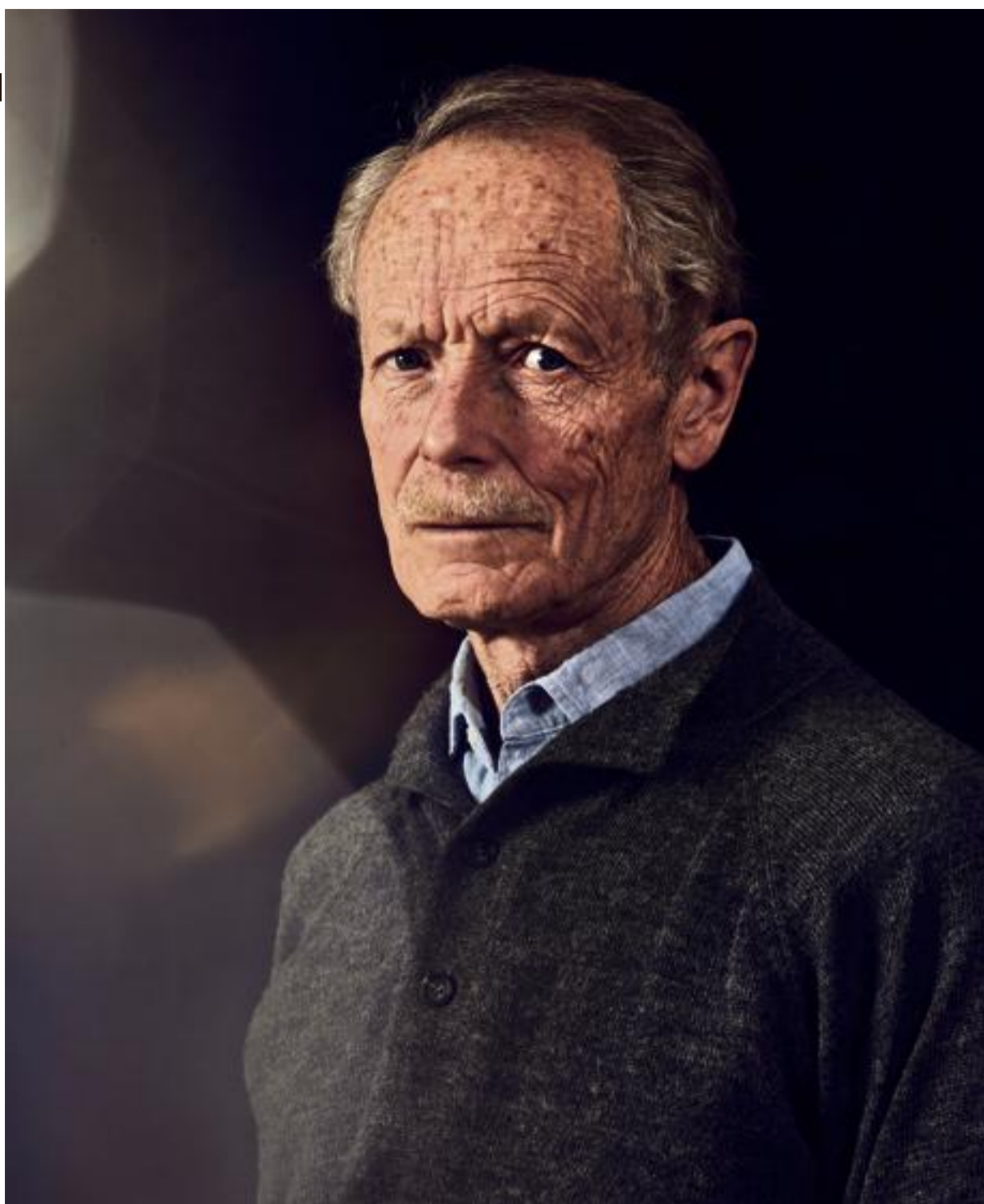
Plusieurs fois dans la conversation, il parle du *Tour de l'oie* en disant qu'il s'y « *justifie* ». Mais de quoi, grands dieux? On comprendra plus tard que, dans son français parfait, « *justifier* » renvoie à « *juste* », à « *justice* ». Cette obsession de l'équité, les racines profondes de son engagement, on voudrait savoir d'où elles viennent. « *Mais de Naples!*, dit-il comme si ça allait de soi. *Dans les années 1950, Naples était la ville d'Europe où la*

mortalité infantile était la plus forte. Ceux qui surmontaient cette sélection naturelle allaient travailler, moi pas. J'ai eu le privilège d'aller à l'école. » Soudain, son regard bleu est ailleurs. A Montedidio, peut-être, la « *montagne de Dieu* » en napolitain, ce quartier pauvre où il a grandi. Ou sur l'île d'Ischia, où il passait ses vacances, dans des parfums de cuisine amalfitaine... « *Les Napolitains m'ont donné du poids. Ils ont forgé en moi le sentiment de compassion et de justice. J'avais le privilège d'être vivant, nourri, d'aller à l'école. Croyez-moi, j'en avais déjà rudement conscience alors que j'étais tout petit.* »

Le privilège d'être vivant. Ça paraît bête, peut-être, mais ça résume bien Erri De Luca. Un « *homme de l'air* » (*luft-mensch*, en yiddish), lesté par l'expérience première du dénuement. Flottant au-dessus de la mêlée mais étonnamment capable de vous remettre les pieds sur terre. Pourquoi a-t-il fait tout ce qu'il a fait? « *Je suis du XX^e siècle...*, répond-il elliptiquement. *Un siècle qui m'a formé, déterminé. Un siècle cyclope, gigantesque et aveugle. Qui ne permettait pas de tourner le dos.* » A l'entendre, les circonstances et elles seules auraient façonné son parcours. Il hausse les épaules. « *J'ai été poussé comme un pion dans le cercle du jeu de l'oie. De case en case.* » En italien, caso, c'est le hasard – sur ce thème qui lui est cher, et comme pour prouver une fois de plus l'étendue de sa curiosité, il a d'ailleurs consigné ses « *escarmouches* » passionnantes avec un spécialiste de la biologie moléculaire, l'Américain Paolo Sassone-Corsi (*Le Cas du hasard*, Gallimard, 2016).

Et donc? Rien. C'est tout. Aucune gloire. Aucune leçon à donner. « *Je ne crois pas à la transmission. Chaque génération efface la précédente. La mienne s'est penchée pour ramasser des mots tombés, des phrases commencées et pas finies. Celles après moi sont passées tout droit, sans se pencher. Elles veulent s'éloigner. Elles regardent avec méfiance les jeunesse agitées du passé.* »

Il y a quelques années, Erri De Luca a été victime d'un infarctus. Sur le brancard des urgences, son cœur s'est arrêté. Il a « *sentit le noir* ». « *Ce n'était pas une couleur mais une densité. J'ai eu juste le temps d'une seule pensée: 'Alors c'est ça la fameuse mort'.* » Et puis le défibrillateur a fait merveille. Quelque temps plus tard, il repartait dans la montagne se



Erri De Luca, à Paris, le 7 février. MARCO CASTRO POUR « LE MONDE »

EXTRAIT

« Et voilà l'équivoque de Naples ville théâtre : si la scène est partout, n'existe pas de scène, qui est un plan surélevé au-dessus du public. Au tribunal, le faux témoin donne sa version des faits (...). Dans la rue, les disputes suivent un rituel en crescendo de voix et de menaces. A l'église, on attend un miracle du saint et de son sang, encourageant le prodige par des insultes s'il tarde. On représente la dévotion avec l'insolente manifestation de l'impatience. Comment ose-t-on? Dans les affaires de foi, on doit oser le "tu", droit au but. Ce n'est pas la ville qui imite le théâtre, mais l'inverse : le théâtre singe la ville la plus grouillante de caractères et de personnes au kilomètre carré. Où chacun est soi-même avec une précision d'horloger et où les troubles de la personnalité sont des dons et non pas des symptômes auxquels remédier. »

LE TOUR DE L'OIE, PAGE 71

Une autobiographie miniature

CENT SOIXANTE PAGES POUR UNE EXISTENCE SI RICHE, ENGAGÉE, EXPOSÉE : voici une autobiographie miniature – autant dire un timbre-poste –, mais ciselée, élégante, tout en retenue, sobre et modeste, à l'image de son auteur. C'est sous forme de dialogue qu'elle lui est venue, Erri De Luca s'entretenant avec un absent, un fils imaginaire, peut-être l'avatar d'une conscience qui tour à tour lui répond, objecte, réfute, doute. Et qui finira d'ailleurs par se fonder en lui.

Comme souvent chez Erri De Luca, l'art de la formule domine. Les parents de l'auteur :

« *Maman était réelle, quotidienne, [mon père] sporadique, prestidigitateur de sa présence.* » L'écriture : « *Une activité avec laquelle je me tiens compagnie de la meilleure façon.* » La guerre : « *L'humanité contre elle-même, par anéantissement. La volonté de rester en petit nombre, pour la satisfaction des survivants.* » L'écrivain : « *Un multiplicateur de ce qu'il reçoit.* » Naples : une ville où « *on est aussi impitoyable avec les défauts qu'on est clément avec les vices.* »

Au tournant de cette confession, on découvre même le plat préféré de l'auteur – « *le pain et l'huile* », ainsi que les aubergines à la parmigiana, mais « *froides,*

reposées », sans « *les grumeaux caoutchouteux* » de la mozzarella... – ou « *le plus beau parfum qu'un homme puisse porter : l'odeur de la résine et de la sciure.* »

C'est simple, limpide, profond, poétique et plein d'oxygène. Même les non-inconditionnels d'Erri De Luca devraient essayer. Ils pourraient cette fois être touchés. ■ FL. N.

LE TOUR DE L'OIE (Il giro dell'oca), d'Erri De Luca, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, « Du monde entier », 164 p., 16 €.

fondre dans le blanc. Se faire « *absorber par le paysage* ».

Aujourd'hui, s'il y a bien une chose qui le fait rire, c'est l'idée de passer à la postérité. Il passera, voilà tout. D'ailleurs, écrit-il, « *nos descendants lointains verront notre époque comme celle de la grande extinction. Nous ne faisons qu'accélérer notre passage à l'archéologie* ». Il sourit comme s'il observait tout ça à la jumelle depuis le Chimborazo. Les petits humains rayés de la carte, après les oiseaux, les abeilles, les libellules, les coquelicots et les vers de terre. Que restera-t-il alors? Seulement les grandes formations minérales, les montagnes, les volcans, les « *puissances sérieuses* »? « *Tutto bene allora...* » ■